



HAL
open science

U comme usage

Daniel Pinson D. Pinson

► **To cite this version:**

Daniel Pinson D. Pinson. U comme usage. Les Cahiers de la recherche architecturale / Les Cahiers de la recherche architecturale et urbaine, 2007, L'espace anthropologique, 20-21, p. 166-169. hal-01131481

HAL Id: hal-01131481

<https://hal.science/hal-01131481v1>

Submitted on 13 Mar 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« USAGE » par Daniel Pinson

paru dans « L'espace anthropologique », *Les Cahiers de la Recherche architecturale et urbaine*, n° 20-21, mars 2007, Paris : Monum Editions du Patrimoine, p. 166-169.

Partons du point de vue de l'architecture, des architectes, de l'« utilitas » primal... L'usage a été, dans le dernier quart du siècle passé, une notion arrivant à propos pour combler le fossé qui existait entre l'oeuvre architecturale et son destinataire, et tout particulièrement pour le logement. Le terme apparut en effet au moment où, après la « fonction », le « besoin » et les « pratiques » s'étaient épuisés à rendre compte de la dimension sociale de l'architecture. Le Corbusier, déjà, côtoyait quelque part l'ethnologie : sa rencontre avec Georges-Henri Rivière, le co-fondateur du Musée des Arts et Traditions Populaires, futur promoteur des écomusées, lui permit de nuancer sa pensée sur la « machine à habiter » : il rappela dans son célèbre entretien avec les étudiants des écoles d'architecture, en 1943, que le mot « 'machine' nous est donné[e] dans le dictionnaire avec une signification d'*art* et de *ruse* ».

C'est sans doute l'échec architectural de la conception moderne du logement qui prit en défaut la « science du logis » : au-delà de l'injonction moderne du besoin et le pur constat des pratiques domestiques, un immense continent inconnu renvoyait au sens de l'édifice, à celui du projet. Aldo van Eyck en avait déjà abordé les rives dès les années 50, peut-être précédé par Hassan Fathy. Ce dernier vit pourtant ses investigations ethnographiques sur les paysans nubiens et leur mise en forme dans le projet de Gourna largement occultées par l'aspect technologique du recours à la terre qu'il réinventa pour la reconstruction du village. Mais avec lui, on basculait d'une ouverture des architectes à une ethnologie de la culture technique, fortement inspirée des travaux de Mauss (« Manuel d'ethnographie », 1947), vers une attention plus volontiers portée au sens des lieux, dans la veine d'un Lévi-Strauss.

L'influence de la « Pensée sauvage » (1962) fut plus tard magistralement illustrée par les « Pavillonnaires » des Raymond-Haumont (1964) et la maison kabyle de Bourdieu (1970), contributions finalement très proches par les couples d'opposition qu'ils mobilisent pour comprendre le « modèle culturel » du pavillon et le « renversement » de la maison. Kevin Lynch, quelques années auparavant, et cette fois à l'échelle de la ville, avait apporté une contribution majeure à l'analyse urbaine, en s'intéressant à l'« imagibilité » de la ville, à sa capacité à faire sens pour ceux qui l'habitent notamment. Un coup d'œil sur la bibliographie de « L'image de la ville » montre l'étendue de la culture anthropologique de cet architecte-urbaniste.

D'autres travaux (Rossi, 1966, Venturi, 1966, Boudon, 1969, Paul-Lévy/Segaud, 1983, Depaule, 1985...) seraient à mentionner qui ouvrirent la voie au concept d'usage en architecture. Le terme d'usage permettait d'intégrer aux pratiques, fondant l'approche marxienne de l'espace (production, consommation, reproduction), ou aux conduites, fondant l'approche d'inspiration leplaysienne (besoin, norme, aspiration), toute une dimension relative au sens de l'espace, de l'architecture et de la ville, que sut bien repérer F. Choay (1972).

Le fonctionnalisme avait taylorisé en dimensions et en normes (rééditions de – « du » – « Neufert »...) l'architecture du logement ; et Jacques Dreyfus (1990), ingénieur polytechnicien repent, en a, depuis, dévoilé « [le] délire ou [la] supercherie ». La fonctionnalisation du logement avait ainsi étouffé sa signification. Celle-ci, négative, évoquait pour l'habitant l'inappropriation de l'architecture ; positive, elle lui inspirait au contraire son appropriation, langagière aussi bien que matérielle. Encore moins que l'usage, que l'on peut trouver chez Viollet-le-Duc, le terme d'« appropriation » – qui aurait pu être de cet abécédaire – ne figurait pas dans le lexique des architectes. Henri Lefebvre l'introduisit en 1964 au cœur de la préface de « L'habitat pavillonnaire » et le terme, utilisé à bon et à moins bon escient, connu un succès jamais démenti depuis. L'appropriation était l'étalon de l'existence ou non d'une relation quasi intime de l'habitant avec le lieu qui lui était alloué. Elle testait, si le maître d'ouvrage l'instituait en critère de qualité d'une production architecturale, la réussite d'une oeuvre.

L'usage peut ainsi occuper, dans une évolution terminologique appréhendée dans le temps historique, la place des concepts qui, depuis l'apparition de la pratique architecturale et son élévation

au plan théorique, ont fait référence à la destination d'un édifice : l'« utilitas » de Vitruve, la « commoditas » d'Alberti, la « distribution » de J.-F. Blondel, la « fonction » de P.-L. Nervi. On a contesté la validité de cette trilogie ; l'architecture peut certes s'affranchir d'une organisation ternaire de la pensée (*utilitas, firmitas, venustas...*) que Panofsky (1967) avait aussi identifiée dans la pensée scolastique des moines-constructeurs (*videtur quod, sed contra, respondeo dicendum ...*). Une lecture attentive des fluctuations de ces trois éléments récurrents d'une définition de la discipline architecturale nous permet cependant d'accéder, à travers le sens attribué à chacun de ces termes et à leur relation réciproque, à la place qu'occupe l'architecture dans la société et le monde de la production au gré du mouvement de l'histoire.

Il n'est pas surprenant que l'usage soit apparu à la fin des années 60 sur les cendres de la « fonction », au moment où le sens de l'architecture ne se résumait plus, dans le logement notamment, qu'à sa performance technique. La part sociétale de l'architecture est ainsi entrée à grands flots dans la théorie et la pratique architecturale du dernier quart du siècle passé. Les acquis d'une certaine attention à l'habitant et à ses usages – cet habitant auquel Le Corbusier (1924) reprochait de « mésuser » de l'espace - ont laissé leurs traces et il existe, moins visible, une production faisant contrepoids à la multiplication des architectures sculpturales qui signent la concurrence des métropoles d'aujourd'hui engagées dans la mondialisation. Elle a comme enjeu la qualité des lieux de vie, ceux du logement, mais aussi ceux d'une ville qu'on ne veut pas voir grandir en perdant son « habitabilité ».

Celle-ci réclame une architecture ordinaire pour des gens ordinaires, ayant de leur lieu de vie un usage ordinaire : l'extraordinaire ne le traverse alors que parce que l'ordinaire est le mode dominant de leur existence. Le régime de l'ordinaire s'apparente à ce que l'architecte Bernard Huet appelait les « conventions ». Ce terme a un double intérêt : il « dérationnalise » une acception de l'usage qui pourrait filer vers l'illusion d'un concept totalisant, capable d'intégrer l'ensemble des pratiques et des représentations, d'une part ; il propose, d'autre part, une acception systémique de cette notion : l'usage n'existe qu'en rapport avec une société précise, ses catégories sociales et l'adhésion qu'elles donnent à un moment donné à un mode d'habiter ou de vivre des lieux.

L'usage est en effet volatile (versatile); il a, sous certains aspects, quelque chose d'insaisissable qui n'autorise pas de le fixer dans des types arrêtés. Il faut se défaire de l'illusion qu'un bon examen des usages, si scientifique soit-il du point de vue de l'approche socio-anthropologique, puisse conduire à une solution architecturale satisfaisant l'usage : l'usage n'existe d'ailleurs que pluriel. Une étude sur la maison marocaine nous avait permis de montrer, avec une évidence cinglante dans cette société, à quel point l'autorité d'un père faisait obstacle à la satisfaction d'une fille. Si l'attention à l'usage permet de trouver les fondements d'un espace partagé, à la croisée d'intérêts communs, il ne peut trancher les conflits portés par la petite société qui occupe une maison ou n'importe quel autre lieu de la ville.

Le concepteur dispose généralement d'un programme portant des usages potentiels et c'est dans la mesure où il en fait une bonne interprétation que le projet sera approprié. Mais l'architecture est aussi, quelque part, en mesure de transcender les usages pour lesquels elle a été conçue. Elle peut en contenir d'autres qu'un maître d'œuvre saura inscrire avec talent dans l'édifice originel. A la croisée d'une œuvre initiale réussie et d'une réhabilitation qui lui témoigne respect comme œuvre et qui l'approprie à un nouvel usage, se trouvent de nombreuses réussites telles que le Musée Picasso de Roland Simounet dans l'Hôtel Salé. Est-ce la conséquence d'une simple compétence dans la mise en forme ? Sans doute pas uniquement : Roland Simounet a été, dès le plus jeune âge, formé à l'école de l'attention à l'usage : il contribua, en 1953, lors du colloque des CIAM d'Aix-en-Provence, à la présentation, dans la Grille CIAM du Groupe d'Alger, des espaces vécus du bidonville Mahieddine.

Est-il déplacé de rapprocher un musée d'une baraque ?

Au vu de ce qui fait aujourd'hui la « une » des annonces architecturales (la dernière en date est la bibliothèque de l'Université de Séville par la première femme Pritzker Zaha Hadid), on pourrait penser que l'intérêt pour l'usage ordinaire s'est émoussé. Dans un article sur la ville qui marque (« L'architecture contre la ville », AMC, 1986), Bernard Huet avait repris la distinction qu'Adolf Loos établissait entre la maison et le monument. Cette distinction qui range la maison dans la production ordinaire des objets usuels et le monument dans la création des œuvres artistiques n'est pas sans faire

écho à la séparation que Kant avait établie entre les arts mécaniques et les arts libres ou libéraux, plongeant ainsi l'architecture dans un dilemme dont elle ne s'est jamais remise. L'argument d'usage intervient alors différemment, selon qu'il s'agit de la maison ou du monument.

La question de l'usage dans le grand équipement, éminemment complexe, est moins envisagée aujourd'hui du point de vue de ses « fonctions » que du point de vue de son « caractère », pour utiliser un terme cher à Boullée (1794) et au XVIII^e. Elle produit au pire ces « non-lieux », dont parle Marc Augé, souvent hors-lieu et peut-être hors-jeu aussi, au mieux des édifices, qui par cette « singularité » dont parle Aldo Rossi (1966), participent de ces nouvelles identités que recherchent les villes dans leur compétition mondiale. Cette singularité – ce « caractère » – est d'une certaine façon la part idéale de leur usage, qui surdétermine, dans ce type de programme, sa part fonctionnelle.

Quoi qu'il en soit, l'étude des usages de l'architecture et de la ville participe d'une connaissance incontournable de l'espace habité et « Le détour » anthropologique » (G. Balandier, 1985) n'est pas de trop pour guider la conception architecturale. Activité rigoureuse de ceux qui, anthropologues ou/et architectes, contribuent à une meilleure connaissance de ces « hybrides » (Callon, Latour), « choses humaines par excellence » (Cl. Lévi-Strauss), que sont les édifices et les villes, la diffusion de cette connaissance, par les écoles ou l'édition, finit par nourrir le travail de conception. Cette diffusion capillaire n'est pas moins efficace que les tentatives souvent déçues d'enrégimenter l'usage dans de vaines instrumentations scientistes, qui le font intervenir aussi mécaniquement qu'une charge de plancher. Entre les certitudes (relatives) de la résistance des matériaux et les caprices de l'art trouvent place les incertitudes et/ou les aléas de l'usage.

Sélection bibliographique :

- Marc Augé, *Non-lieux, Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris : Seuil, 1992.
Philippe Boudon, *Pessac de Le Corbusier*, Paris : Dunod, 1969.
Alain Cambier, *Qu'est-ce qu'une ville*, Paris : Vrin, 2005.
Bruno Latour, *Nous n'avons jamais été modernes*, Paris : La Découverte, 1991.
Daniel Pinson, *Usage et architecture*, Paris : L'Harmattan, 1993.
Henri Raymond, *L'architecture, les aventures spatiales de la Raison*, Paris : CCI Centre G. Pompidou, 1985.